

[12] - 27 février 63. Exposé. Anagnin et
Granoff. // Lacan; contre-transfert et désir de
l'analyste.

(Lacan: 1-3 - Anagnin 4-24 - Lacan 24 - Granoff: 25 à (Anagnin 25) 31 -
Lacan 32 à 48.)

LACAN 1 à 3: (Plus pp 32 à 48) (p 26, note)

Bon. Ma voilà de retour des sports d'hiver. La plus grande part de mes réflexions y était, bien sûr, comme d'habitude, tourné à votre service. Non pas exclusivement pourtant. C'est pourquoi les sports d'hiver, cette année, outre qu'ils m'ont réussi, ce qui n'est pas toujours le cas, m'ont frappé par je ne sais quoi qui m'est apparu et qui m'a ramené à un problème dont il me semble une incarnation évidente, une matérialisation vive, c'est celui, contemporain de la fonction du camp de concentration, une sorte de camp de concentration pour la vieillesse aisée, dont chacun sait qu'elle deviendra de plus en plus un problème dans l'avancement de notre civilisation, vu l'avancement de l'âge moyen avec le temps.

m'a rappelé qu'évidemment, ce problème du camp de concentration et de sa fonction à cette époque de notre histoire, a vraiment été jusqu'ici, intégralement loupé, complètement masqué par l'ère de moralisation chrétienne qui a suivi immédiatement, la sortie de la guerre et l'idée absurde qu'on allait pouvoir en finir aussi vite avec ça. Je parle toujours des camps de concentration. Enfin, je n'épiloguerai pas plus longtemps sur les divers commis voyageurs qui se sont fait une spécialité d'étouffer l'affaire, au premier rang desquels, il y en a eu, comme vous le savez, un qui y a récolté le prix Nobel. On a vu à quel point il était à la hauteur de son héroïsme de l'absurde, au moment où il s'est agi de prendre, sur une question actuelle, sérieusement parti.

(Carnet de l'Ally?)

Enfin, tout ça pour nous rappeler, puisqu'aussi bien, parallèlement à ces réflexions, / je le dis bien comme / tout à l'heure, à votre service, mon séminaire sur l'éthique d'il y a quelques années, et cela pour renouveler le bien fondé de ce que je crois y avoir articulé de plus essentiel, après notre maître, Freud, que je crois avoir accentué d'une façon digne de la vérité dont il s'agit, que toute morale est à chercher dans son principe, dans sa provenance, du côté du réel. Encore faut-il savoir, bien sûr, ce qu'on entend par là. Je pense que, pour ceux

Ethique.

qui ont entendu précisément ce séminaire, la morale est à chercher, la morale est à chercher du côté du réel et plus spécialement en politique, ce n'est pour cela vous inciter à la chercher du côté du Marché Commun.

Alors, maintenant, je vais remettre non seulement la parole mais la présidence comme on dit, ou plus exactement ^{la position de Chairman,} à celui qui l'a occupé la dernière fois, Granoff qui va venir ici, puisqu'il faudra bien qu'il réponde, puisqu'il a fait une introduction générale, aux trois parties, qu'il donne au moins un petit mot de réponse à Madame Aulagnier qui va finir aujourd'hui la boucle de ce qui avait été amorcé la dernière fois.

Donc, Granoff ici, Aulagnier, ici. Aulagnier va nous dire ce qu'elle a extrait de son travail sur l'article de Margaret Little.

Aulagnier →

2 - Madame Aulagnier

Je rappellerais simplement que, quand Monsieur Granoff, dans le dernier séminaire, nous a donné un aperçu sur la façon dont, dans les dernières vingt ou trente années, a été traité par les analystes, le problème du contre-transfert, il nous a dit, si j'ai bonne mémoire, que, à partir des différentes tendances, nous aurions pu voir une sorte de compas, une ouverture de cent quatre vingt degrés, c'est ce que vous avez dit, je crois, et que, les deux tendances extrêmes, qui devaient donc former, dans un certain sens, les deux pointes de ce compas, étaient ce qu'on pouvait retirer de l'article de Thomas Schach, qui vous a été exposé par Mr Ferrier, et d'autre part, le point de vue opposé, l'article de Margaret Little dont je vais vous parler à mon tour.

De cet article, il y a une partie théorique, une partie clinique. J'ajoute qu'il ne s'agit pas, bien sûr, d'en faire une analyse, comme il le mériterait, sans doute, - c'est un article très riche - ce n'est pas ce que j'ai l'intention de faire, mais je dirais de vous communiquer ^{les réflexions} simplement/que certains points de cet article m'ont suggérées.

Et d'abord, quel en est le titre? Dans le titre, Margaret Little se réfère à un premier article paru en

1951, où déjà il était question de ce R, de symbole, qui signifie pour elle, ce que je crois, on pourrait dire en français, la totalité de la réponse, de l'analyste, aux besoins de ses patients.

On est déjà intéressé ou alerté par le thème de besoin. C'est normalement le mot réponse en français, suggère comme vis à vis, comme répondant, le mot question, ou de demande. Rien de tel ici. Il s'agit bien de besoin et bien que Margaret Little elle-même, nous dise qu'e, bien sûr, il est bien difficile de dire ce qu'elle entend par ce terme de besoin, que ce terme est assez vague, je crois que, dans tout l'article ce qui se dégage c'est vraiment, on a envie de dire, le côté corporelité pour elle. Cette espèce, non pas de manque, on ce s'entend que nous a appris Monsieur Lacan à l'entendre, de vide, de gouffre au niveau du sujet, gouffre dans lequel s'engouffre ce que, dans cet article, nous pourrions définir comme le nom en tant que dévoilement de ce qui apparaît et qui en fait l'intérêt, c'est-à-dire, le désir de l'analyste.

Ceci dit, si nous reprenons quelques-uns des points qui m'ont paru, à raison ou à tort, les plus importants, je commencerai par m'arrêter sur la définition qu'elle nous donne sur le terme de contre-transfert. Elle commence

bien sûr par nous dire combien il est regrettable, et après tout c'est un regret que nous comprenons, et que nous pouvons même, à la rigueur partager, que très souvent, dans notre éthique, dans notre domaine, certains termes soient employés par les différents auteurs, que les mêmes termes servent à définir des concepts assez différents, que cela risque de créer, un dialogue de sourds, tout ceci, nous le savons, mais ce qui me semble plus important, je vais vous lire, la définition qu'elle nous donne de ce qu'est pour elle le contre-transfert; Voilà ce qu'il représente pour Margaret Little. "Des éléments refoulés, donc non analysés jusqu'à ce moment, dans l'analyste qui les relie à son patient de la même façon (je m'excuse, ce n'est peut-être pas un français très, je traduis) que le patient transfère sur l'analyste des affects, etc. qui appartenaient à ses parents ou à des objets de son enfance, i.e., l'analyste considère le patient d'une façon temporaire et variée comme il considérerait ses propres parents."

Voilà ce que représente, pour Margaret Little, le contre transfert. Donc, le contre-transfert est quelque chose qui représente ce qui n'a pas été analysé et dont en définitive, l'analyse, c'est-à-dire les réactions qu'il provoquera, ne pourront être analysées par l'analyste.

(l'analyste)

Je dirais, d'interprétation rétroactive. Il s'agira, nous le verrons tout à l'heure simpliste, d'avoir une réaction qui parle de ça, de ces éléments non analysés, de cette partie donc qui s'est échappé à l'analyse personnelle de l'analyste et que ce n'est qu'ensuite, que, parce qu'analyste, qu'elle pourra, ou ne pourra pas interpréter, en comprendre le sens.

On peut y ajouter que, à partir de là, ce qui se dessine est que, par moments, dans la cure, nous nous trouverions face à nos patients, exactement dans la même position qu'il se trouve face à nous, c'est-à-dire qu'il prendrait dans un certain sens, le rôle qu'a eu notre analyste, lors de notre propre analyse. C'est en tant que personnage représentant les parents qu'il provoquerait en nous certaines réponses.

Nous verrons tout à l'heure qu'est-ce qu'on doit en penser de ces réponses ? Le rôle que leur accorde Margaret Little et les applications ou plutôt qu'est-ce que cela donne dans la pratique, dans la clinique ?

Ensuite, Margaret Little va nous parler de ce qu'elle définira en tant que réponse totale, c'est-à-dire quelque chose qui implique tout aussi bien, bien sûr, l'interprétation, que ce qu'on peut appeler, d'un sens général le comportement, que les sentiments, etc.

Ce n'est pas sur ça que je vais m'arrêter. Je vais m'arrêter sur deux points dans cette partie, théorique, d'une part, ce qu'elle nous dit à propos de la responsabilité, et d'autre part, c'est dans le dernier paragraphe qui est peut-être le plus important, c'est ce qu'elle nous dit à propos de ce qu'elle appelle la manifestation de l'analyste en tant que personne réelle, en tant que personne ;

Voyons ce qu'elle nous dit de la responsabilité, Tout cet article est comme, pourrait-on dire, dédié à un certain type de patients, ce qu'elle appelle des patients border-line, psychopathique et qui, en fait, sont ce que je crois, nous aurions intérêt à appeler des structures psychotiques. (J'ajoute qu'on voit là l'intérêt qu'il y aurait à faire une différence entre structure psychotique et psychoclinique ou psychosymptomatique.) Mais ceci, peu importe.

Au moment où elle aborde le problème de la responsabilité, Margaret Little nous dit que, d'abord, il est bien entendu que, personne ne nous oblige à être analyste, qu'ayant choisi de l'être, personne ne nous oblige à accepter un certain type de patients, mais qu'à partir du moment où nous les avons acceptés, notre responsabilité, vis à vis d'eux est complètement engagée, il y a un engagement à cent pour cent où bien sûr, il faut con-

maître ses limites, quand même quand ces limites on ne pourrait pas respecter, etc. , mais on définitive, avec une très grande honnêteté et un sentiment, de voir les choses aussi prêt qu'elle le peut, ce sur quoi elle insiste, c'est ce qu'on pourrait appeler, notre responsabilité vis à vis, en particulier, vis à vis de ce type de patients.

Jusqu'à là, il n'y a rien que ne nous puissions partager, complètement

Ce, par contre, qui m'a particulièrement intéressé ou alerté c'est quand elle nous dit qu'il est utile que nous rendions conscients l'analysé de cette responsabilité, de la responsabilité que nous prenons.

Là je dois dire, que si j'ai bien compris ce que dit Margaret Little, vraiment je me suis arrêtée en le lisant. Parce que, qu'est-ce que nous dit Margaret Little ? Elle nous dit : "en général, ce type de patients ne se rend pas du tout compte, de la responsabilité qui est la nôtre. Il faut donc que nous leur en

". Bien sûr, la raison de tout ceci elle nous l'explique en disant que tout le mythe du moi auxiliaire, de l'identification, à l'analyste, toute cette période qui, dans l'esprit de Margaret Little, devrait précéder avec le psychotique, une autre période de la cure, celle

dans laquelle on pourrait faire des interprétations transférentielles.

Je laisse de côté, ici, si vous voulez, tout ce que, théoriquement on pourrait dire à ce propos pour reposer la question que je me suis posée qui est celle-ci : "Est-ce que nous pouvons, est-ce que nous devons, rendre le patient conscient de notre responsabilité ?" Qu'elle existe, bien sûr, et qu'elle nous pose lourdement sur les épaules, parfois, c'est tout aussi sûr, mais je dirais qu'en lisant Margaret Little, j'ai eu l'impression, je me suis dit que j'aimerais bien quelquefois comme ça, j'aimerais bien, moi, parfois, pouvoir rendre le patient conscient de la responsabilité qui est la mienne. Non pas qu'on ne puisse pas, qu'il ne soit pas capable de le comprendre, mais il me semble que ce n'est pas, et justement le nôtre et justement ce que nous ne pouvons pas partager avec le patient.

Je crois que c'est là, enfin, dans tout ce que dit Margaret Little, il y quelque chose de l'ordre de la séduction et la gratification vis à vis du patient et qui me semble justement quelque chose à éviter, tout aussi bien avec le névrosé qu'avec le psychotique, et je dirais que c'est un point qui m'a, bien sûr, intéressé mais dans lequel je suis très loin de Margaret Little, et je crois que tout à l'heure, nous

verrons où ça la mène.

Et je voudrais, pour finir, vous décrire,

ce qui me semble être vraiment le condensé de tout l'article, c'est-à-dire comment Margaret Little définit la rencontre analyste-analysé. J'avoue que les tirés ne sont pas de moi, ils sont à Margaret Little.

person-with-something-to-spare
meets person-with-something needs/

Ça veut dire exactement, "une personne ayant quelque chose à donner, mais to spare en anglais a une signification très particulière, c'est-à-dire, quelque chose dont il puisse disposer, quelque chose qu'il a en plus, dans le sens, dans le sens, si vous voulez, je pense aller au théâtre et je suis seule, tout à coup quelqu'un me donne deux billets, il est évident que j'ai un billet à donner. C'est ça le sens de to spare en anglais. Rencontre une personne avec des besoins. Voilà la façon dont Margaret Little, définit la rencontre analytique. Je crois que, simplement à partir de là, toute sa façon de concevoir l'analyse et tout ce qui est de l'ordre de cette espèce de pivot tellement toujours important et qui est toujours difficile à saisir, qui est le désir de l'analyste, apparaît dans toute sa splendeur.

Avant de revenir là-dessus, nous allons voir ce

que nous dit Margaret Little, au niveau de la manifestation de l'analyste en tant que . Et là, je me disais, en le lisant, qu'entre les différentes choses, -il y en a beaucoup- que Monsieur Lacan nous apportait, il y en a une qui, vraiment me semble précieuse en tant qu'analyste, c'est ce qu'il nous a appris sur, qu'entre , nous appellerons, il appellerait, je pense, la réalité. Mais, par hasard, il en a parlé je crois juste avant mon exposé, mon résumé, plutôt.

Qu'est-ce que c'est la manifestation de l'analyste en tant

"Eh bien, nous dit Margaret, Little, avec ce type de malades, qui ne sont pas capables de symboliser, qui sont des structures psychotiques, etc., il est nécessaire que l'analyste soit capable de se manifester en tant que personne."

Il s'agit de deux choses : la première c'est dans le domaine de ce qu'on peut appeler en général l'affectivité ; "il faut que l'analyste soit capable, nous dit-elle, de montrer ses sentiments aux patients".

Mais il y a quelque chose qui va plus loin. Vous vous souvenez que, tout à l'heure, je vous ai défini ce qu'est ^{pour} Margaret Little, le contre-transfert, ce noyau non analysé et juste à ce moment-là et qui provoque un certain

type, bien sûr,

justement un certain type de paroles, qu'elles soient verbales ou gestuelles, peu importe, chez l'individu. Ce type de réponses, font-elles, pour Margaret Little appel, au react^{ing}-impulse, c'est-à-dire des réactions impulsives, ? Ces réactions impulsives, nous dit-elle, nous avons à les mais, surtout, enfin, elles sont absolument bénéfiques pour le patient. Dans certains cas, bien sûr, ajoute-t-elle. Là je dois dire, que j'étais vraiment profondément étonnée de lire cela.

Mais enfin, revenons à la première partie, ce que nous dit Margaret Little sur la manifestation de l'analyste en tant que personne réelle. A quoi devrait, dans son esprit, servir cela. Ça ne doit servir à une autre définition que nous trouvons et, qui, je ne vous la reproduis pas mais enfin, je crois m'en souvenir assez bien, qui va dans le sens de permettre au sujet une absorption une incorporation et je crois une digestion, tous les termes y sont, normatives, qui va vers une normalisation de l'analyste au lieu d'une introjection magique.

Moi j'ajoute que cela se passe avec elle psychotique. Que nous devenions tout à tour, pour le psychotique, le lieu de cette introjection, bien sûr, aussi, que cela soit nécessaire pour que nous puissions l'analyser c'est encore bien sûr, mais que nous devions dire que le

fait nous introduit le sujet, en tant que personne réelle, est différent de l'introjection magique, qui est son mode de relation d'objet, là je dois dire, qu'il y a une nuance qui m'échappe complètement et je ne pense pas qu'elle existe.

Quoi qu'il en soit, on en revient à ce que Margaret Little nous dit sur la manifestation de l'analyste comme une personne. Une première question qui peut se poser : "En quoi le fait de montrer à nos patients nos sentiments (qu'elle appelle notre affectivité) et tout à l'heure nous parlerons d'une façon plus précise en quoi cela introduirait une dimension de réalité dans la cure ? Et ceci pour deux raisons : la première, - et là, alors, je m'excuse de me référer à moi-même mais en tant qu'analyste, je suis le seul dont je peux parler, je ne vois pas comment je pourrai parler d'un autre analyste que moi- c'est qu'il me semble que, pour tout analyste, la réalité n'est jamais aussi réelle qu'à partir du moment où il parle, justement de sa personnalité. Et que, plus cette personnalité sera correcte puis elle sera loin des reacting-impulses, plus il me semble qu'il sera pour lui-même, réel.

Si maintenant, nous laissons de côté, la réalité par rapport à l'analyse et nous nous plaçons au niveau du sujet, de l'analysé, la même question se pose. Car,

vous vous rappelez ce que nous a dit Monsieur Ferrier, par exemple, sur la position de Monsieur Schach avec ce qu'il y a de d'absolument rigide et de lucide aussi dans sa façon de concevoir l'analyste, croyez-vous vraiment que ce type d'analyste ne soit pas absolument réel, dans ses fonctions. ? Croyez-vous vraiment que ce type d'analyste puisse être pour le patient une sorte de machine qui dirait comme ça : "um, um" toutes les vingt minutes, ou quoi que ce soit.

Je pense que l'analyste est toujours dans un certain sens, réel et que dans un autre sens, il ne l'est jamais. Je veux dire que, que vous interprétiez, ou que vous étorniez, de toute façon l'analysé l'entendra en fonction de sa relation transférentielle. Il ne peut y avoir dans l'analyse aucune autre réalité que celle-là. C'est la seule dimension où s'inscrit la cure, et c'est quelque chose, je crois, qu'il ne faut jamais oublier.

Quand à cette espèce de désir présent chez Margaret Little, ce qui fait qu'on pourrait placer sur une autre scène, justement, mais qui, cette fois, serait la scène de quoi ? La scène d'une réalité, qui,

serait réalité pour autant, justement, qu'elle doit
va au-déjà, quelle est extérieure, au paramètre de la situation analytique. Je crois que là, il y a vraiment quel-

sept premières années, nous dit Margaret Little, il a été absolument impossible de lui faire admettre d'analyser de quelque façon que ce soit le transfert. Et pourtant, ce n'est pas faute, certainement, on ne voit pas pourquoi propre technique, d'avoir parlé en tant que personne réelle.

Je dirais même qu'elle nous en donne de très beaux exemples; c'est les deux auxquels s'est référé Monsieur Lacan la dernière fois où il a parlé ici, nous avons la fois où le sujet étant venu et étant le dernier d'une longue série qui continuait à critiquer le bureau de l'analyste, Margaret Little lui dit qu'en définitive ça lui est bien égal ce qu'elle peut en penser ou non et une autre fois, - ceci se situe toujours pendant ces sept premières années, - la fois où au fond, le sujet, lui racontant pour la nième fois des histoires avec sa mère et avec l'argent, Margaret Little lui dit qu'après tout elle pense que tout ça c'est du bla-bla-bla et qu'elle pense l'analyste est en train de faire un grand effort pour ne pas s'endormir. Réactions impulsives s'il y en a, réactions qui, peut-être, ne sont pas tellement, comme le semble le croire, Margaret Little, des manifestations de cette espèce de réalité réelle, vraie, de l'analyste, en tous les cas, intervention qui laisse exactement les choses dans leur statut quo. C'est-à-dire que bien sûr l'analysé

est naturellement choquée, elle dit "ah bon, d'accord, excusez-moi, je ne le dirais plus". Mais en fait, les choses continuent exactement comme avant. Elles continuent tellement comme avant qu'après sept ans d'analyse Margaret Little et l'analysé pensent qu'elles feraient bien d'interrompre le traitement tout en sachant bien toutes les deux qu'en fait le fond du problème n'a jamais pu être abordé. C'est là que va se situer l'épisode de la mort de . Co n'est pas l'analyse du cas dont je vais parler parce qu'on pourrait dire, c'est le deuil, c'est le personnage qui est mort, puisque c'est simplement au niveau du contre-transfert que j'ai essayé de définir ou de parler aujourd'hui.

Je vais retourner un petit peu en arrière pour, à partir de là où nous verrons une certaine interprétation pour revenir sur cette formule qui, dans l'esprit de Margaret Little définit la rencontre. Est-ce qu'on peut ? - c'est une question que je pose, puisqu'en définitive la réponse pour tous serait négative, sans même besoin de longs discours, là-dedans - est-ce qu'on peut vraiment définir l'analyste comme un être humain, un sujet qui aurait quelque chose en plus que les autres ?

Je crois qu'il n'y a qu'à écouter/Monsieur Lacan ^{parler} et simplement qu'à se référer à notre propre expérience d'analyste pour voir combien cette solution est absolument impensable.

Quant aux besoins de l'analyse, je ne sais pas s'il est besoin ici de rappeler tout le décalage, tout ce qu'on peut dire au niveau du besoin et de la demande. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que, dans cette simple formule, ce qui est inscrit, ce n'est pas seulement la façon de Margaret Little de voir la rencontre, mais c'est vraiment le désir de l'analysé, le désir de Margaret Little c'est-à-dire, d'être cette espèce de sujet qui a quelque chose en plus, quelque chose avec quoi elle peut nourrir, -ce n'est pas un hasard si j'emploie ce qui appartient au vocabulaire oral-, elle peut combler, un vide, une sorte de béance réelle, qu'elle voit comme telle, au niveau du sujet qui vient en analyse.

Nous allons alors, à partir de là, revenir à, non pas à ces deux interprétations dont je vous ai parlé, mais revenir à cette première interprétation qui, en effet, est la première, je ne dirais pas qu'elle est l'analyse vers cette chose de positif qui pourrait à la fin déterminer la vraie guérison, mais qui, fait aller l'analyse, la fait bouger.

C'est ce qui vient au moment de la mort d'Ilse.
Ilse est un personnage, un substitut parental, de l'âge qu'elle a connue étant enfant, des parents de la malade/et qui est morte, qui vient de mourir en Allemagne, le sujet vient de l'apprendre.

Elle arrive chez l'analyste dans un état de détresse de désespoir, état de désespoir qui dure séance après

séance, finit par affoler, littéralement, Margaret Little, qui nous dit, : "j'avais l'impression que, si je n'arrivais pas, d'une façon ou de l'autre, to break through, à faire irruption là-dedans, ma malade allait mourir, ma malade allait me manquer. Mourir pourquoi ? dit, -elle, pour deux raisons, ou bien parce qu'elle se serait suicidée, ou bien, parce qu'elle serait morte d'épuisement parce qu'elle ne pouvait plus manger, elle ne pouvait plus rien faire."

Donc, à un certain moment, le long du traitement Margaret Little, à ce moment précis, est absolument affolée par ce qui se passe. C'est là, je crois, qu'il faut se rappeler, ce que nous écrit Monsieur Lacan quand il a parlé de ça, c'est-à-dire qu'à ce moment précis, un développement s'est produit, et l'analyste est devenue quoi ? le lieu de l'angoisse. C'est-à-dire que non seulement il est le lieu de l'angoisse mais que l'objet de son angoisse est justement la patiente qui la représente.

C'est à ce moment-là que Margaret Little va intervenir, non pas du tout, comme elle le croit, pour montrer son affectivité, mais va intervenir vraiment à partir de ce stade de résidu inconscient même pour elle, elle va lui dire qu'elle est vraiment, elle l'analyste, terriblement affectée par ce qui se passe, qu'elle ne sait plus quoi faire, qu'elle a l'impression, du reste, que personne ne pourrait supporter de la voir dans cet

état-là, qu'elle souffre avec elle, enfin vous n'aurez qu'à lire et vous verrez que ce qu'elle fait c'est vraiment l'instaurer, le sujet, elle, Frodda, en tant qu'objet de son angoisse, en tant que

Et qu'est-ce qui va se passer ? Il va se passer que le sujet entend les choses comme, exactement cette fois-ci, comme de l'analyste, je ne dirais pas les comprend, mais les vit. "Je suis l'objet de ton angoisse, oh bien, c'est très bien, se dit-elle, c'est très bien parce qu'en définitive, cet objet d'angoisse, j'ai essayé de l'être vis à vis de mon père mais ce n'était pas possible puisqu'il était enfermé dans une espèce d'armure, c'était un mégalomane, quelqu'un dirait Monsieur Lacan, à qui il n'était pas question qu'il puisse manquer quoi que ce soit. Cet objet d'angoisse, j'ai bien essayé de l'être avec ma mère et maintenant, je suis bien heureuse de l'être en effet de pouvoir l'être pour vous."

Et, à partir de là qu'est-ce que nous allons voir ? Nous allons voir que le sujet, l'analysé répond exactement de cette place, c'est-à-dire que vous se succéder toute une série de réponses, de réactions qui ont pour but, et comme seul but de provoquer l'angoisse de l'analyste afin qu'à chaque fois l'analyste la rassure et lui dise qu'elle, l'analysé est l'objet de son angoisse. En effet,

c'est à partir de ce moment-là que vont surgir, crises d'hystérie, de réactions suicidaires extrêmement puisque l'analyste elle-même est très étonnée qu'à la suite d'un accident, que la malade a eu elle n'en soit pas morte puisque par deux fois des voisins vont lui dire, "vous savez la malade qui sort de chez vous, va certainement se faire tuer parce qu'elle traverse la rue d'une façon absolument folle et puisque, non seulement, elle va reprendre ses vols mais va s'arranger pour voler alors qu'un détective est présent et pour obliger l'analyste qui a (non seulement à lui faire un certificat, bon des certificats on peut bien être amené à en faire pour certains types de patients) mais un certificat dans lequel elle ne se contente pas de dire, "médicalement elle n'est pas responsable" elle ajoute : "car ce sujet est quelqu'un d'absolument digne de confiance, et de profondément honnête". Qu'est-ce que cela vient faire dans le certificat, ça, je me le demande encore. Peu importe. C'est peut-être au niveau du contre-transfert qu'on trouverait une réponse. Quel qu'il en soit, les choses continuent comme ça. Et, en fait, si nous n'avions pas affaire à Margaret Little, c'est-à-dire à quelqu'un qui est un analyste et probablement un bon analyste, elles auraient pu continuer comme ça, c'est-à-dire que la relation que l'analysée ~~maintenait~~ vivait avec la mère, elle la vit avec l'analyste

et que, cette fois, encore, elle refuse, de façon totale, toute interprétation.

Alors, quand est-ce que les choses changent vraiment ? Les choses changent à partir du moment où Margaret Little est amenée à reconnaître ses propres limites. A ce moment-là, elle va parler, bien sûr, mais ce n'est plus du tout le reacting-impulse, ce n'est plus du tout d'une réaction affective mais elle va parler de sa place d'analyste. Dans un discours d'interprétation parfaitement consciente pour elle et qui va amener la réponse que nous sommes en droit d'attendre ou d'espérer quand nous faisons ce type d'interprétation, c'est-à-dire que le sujet va lui faire cadeau, pourrait-on dire, car c'est plutôt de leur côté que du nôtre, de toute façon, va lui faire cadeau de son fantasme fondamental.

Quelle est cette interprétation ? c'est le moment où l'analyste lui dit que, si les choses devaient continuer comme ça, elle serait elle, l'analyste, amenée à

Je crois que c'est là qu'il faut voir cette introduction de la fonction de la coupure qui devrait toujours être présente en analyse, qui est le but même et le pivot sur lequel tourne tout notre traitement et qui, en fait, amène, comme je vous le disais, immédiatement en réponse quoi ? C'est-à-dire que le sujet, dit finalement à l'analyste, ce qu'est le fantasme fondamental, celui de la par-

capsule ronde, sphérique, parfaite, qu'elle a construite justement parce qu'incapable d'accepter une castration, un manque, que personne n'avait jamais pu symboliser pour elle. C'est à partir de ce moment que nous pouvons espérer, avec Margaret Little, et peut-être avec raison, que ce traitement aboutisse à cette dernière séance, qui, que ce soit pour un névrotique, pour un futur analyste ou un psychotique, peu importe, est toujours la même et celle où l'analyste répète pour la nième fois, et c'est en ça que, non pas l'analyse mais l'auto-analyse n'est jamais finie et que le patient expérimente pour la première fois, quelque chose, qui est la seule chose pour laquelle il a fait ce long chemin, la seule chose, le point auquel nous ayons à l'amener, qu'il est le sujet d'un manque, qu'il est marqué du sceau de la castration comme nous tous et que c'est la séparation qu'il faut pouvoir accepter.

// Docteur LACAN

Vous voulez faire ce petit mot conclusif que je suggèrai, que vous vous étiez mis en place d'émettre par ce que j'ai lu, - je dirai tout à l'heure dans quelles conditions j'ai eu connaissance de ce qui s'est dit la dernière fois - mais enfin j'en sais assez pour savoir que vous avez annoncé et donc que vous devez clore. //

A sa façon qui, évidemment, à tout son prix car assurément vous n'avez pas été sans remarquer ce qu'elle laissait transparaître, on peut dire de redoutable candeur,

Magnier :

Granoff :

c'est bien ce que je veux dire du même coup, car si cette candeur redoutable pouvait s'opposer à quelque chose, c'est assurément au pédantisme, et en ce sens, il est manifeste, je pense, pour vous que cette candeur elle la tient de celle qui l'a introduite à sa propre méditation, c'est-à-dire Mélanie Klein.

Bien propre à épouvanter le pédant, dont nous aurions trouvé, dans le même journal, d'autres représentants, qui, assurément ne se seraient pas présentés, ou n'auraient pas présenté leur oeuvre dans un pareil désarmement théorique mais qui nous auraient donné à lire une littérature, disons, *a priori* plus ennuyeuse, que ce que Margaret Little nous propose et comme Barbara Low, c'est-à-dire vers les années trente, déjà, à son époque/le soulignait, il y a des auteurs qui ne lui semblent pas pédants, au premier rang desquels elle situe Freud, d'abord et Forenczi ensuite.

Après cette petite parenthèse, on peut dire que l'ensemble de l'évolution en tirant un petit peu les choses et en ~~étudiant~~ prenant un peu le langage de Schach et qui n'est pas, dirons-nous en anglais, irrelevant

tout au moins à l'époque. On peut dire qu'il s'est passé la chose suivante : si, Margaret Little, si certains analystes, dont elle est, peuvent tout à fait présenter légitimement la situation analytique en mettant la rencontre de quelqu'un qui a des besoins, qui a "something to spare" que vous traduisez par ?

Aulagnier

"Quelque chose dont il dispose"

r Gracoff

"Quelque chose dont il dispose, il faut peut-être compléter là, la notion du quelque chose dont il dispose. C'est assurément quelque chose en trop, mais à une nuance près tout de même assez particulière, c'est que, à la limite, ce sont des pièces de rechange. Je veux dire que l'entrop, est tout de même marqué du signe de l'interchangeable, non pas tant parce que la pièce de rechange la plus courante est une roue de rechange qui s'appelle en anglais a spare-wheel, mais parce que l'en trop est là véritablement, comme le dit pour les billets de théâtre dont vous parlez vous-même, quelque chose dont, après tout, une inadvertance au guichet aurait pu faire venir dix, vingt, à la limite la salle toute entière.

C'est-à-dire que, au niveau de ce something to spare, se traduit un effet que Schach, sans le nommer, mais nous le traduisant, par ce que nous pourrions appeler un effet de politisation de l'analyse ou encore comme les effets à distance de quelque chose comme la naissance dans la cité de l'analyste avec ses effets de politisation

et je dirai, de descente, dans une certaine dimension économique, qui est présente au niveau de la pièce de rechange.

Du même coup, surgit, évidemment, on peut dire, une nouvelle éthique, de cette cité analytique, mais cette nouvelle éthique, on peut dire, qu'elle se caractérise essentiellement, par/le surgissement d'une dimension nouvelle, de la délinquance. Car c'est la notion d'une délinquance analytique, dont il serait trop rapide de la référer purement et simplement à l'analyse sauvage, l'analyse sauvage n'en est même pas le premier aperçu, ce n'est pas à proprement parler, de ça dont il est question et cet aspect de délinquance est loin de n'être qu'un abord compréhensif de la question, mais il est tout de même tout à fait important parce qu'après tout, la façon dont Margaret Little se sort de cette atmosphère de civisme analytique est quelque chose de littéralement l'acceptation du délit.

Pour autant que toute la réputation de Margaret Little de la littérature antécédente sur le contre-transfert, littérature où la dénégation est finalement tout aussi tangible et tout aussi touchante que chez des auteurs comme celle que j'ai citée la dernière fois, c'est-à-dire Lucio Tower, tout de même, la dimension du délit est

tout de même particulièrement sensible.

Si elle nous dit, donc en sollicitant les termes dans un sens Schachien, s'en peut tolérer ce néologisme, c'est accepter le délit, et de cette acceptation du délit ainsi assumé, que proviendra le renouvellement de l'éthique qui est prévalente dans le civisme analytique, au moment où elle écrit.

En prenant les choses par un autre côté, c'est-à-dire celui de l'article, vous avez chiffonné plus qu'elle ne le mérite, je dirais, par sa formulation. L'analyste a-t-il-quelque chose en plus ? Certainement encore que cet en plus n'est tout de même pas aussi révoltant qu'il pourrait le paraître, mais même si ce n'est pas quelque chose en plus, c'est une question qu'on peut se poser ? Le tout est de savoir quoi précisément. Et là, de nouveau, se situe ce secteur de 180° car, en effet, pour les auteurs de la génération contemporaine, qu'est-ce que l'analyste a en plus ? Et, là, toutes les énumérations qui sont faites, soit sous la rubrique du contre-transfert, soit sous n'importe laquelle des rubriques techniques que l'on peut trouver dans la littérature, vous trouverez les têtes de chapitre suivantes : il a en plus, un savoir, ou bien, un pouvoir, ou bien un grand cœur, ou une force, ou encore, dans une nomenclature plus spécifiquement anglo-saxonne, un skill, c'est-à-dire

une aptitude, ou alors, évidemment, la frontière devient plus difficile à définir avec l'talent.

Chez les auteurs de la génération, non pas précédente mais antécédente, l'en plus, serait défini, comme chez Barbara Low, d'une autre façon. Qu'a-t-il en plus ?

Chez Barbara Low, par exemple, il a une curiosité en plus, et le problème est de légitimer sa curiosité.

Chez Barbara Low, déjà, ou encore, pourrait-on dire, ce qu'il a en plus n'est pas très différent de quelque chose comme/une variété spéciale d'un désir de guérir mais est-ce un désir de guérir, je ne sais pas

Ce qui fait que, entre les exemples choisis, enfin, les expressions les plus révélatrices chez ces auteurs-là, après tout, quand Freud parle du contre-transfert, finalement de quoi parle-t-il comme exemple particulièrement corsé de difficultés, c'est de la façon très émouvante, disant des choses très émouvantes et belles de préférence. Barbara Low, elle, de quoi parle-t-elle quand elle parle de la position de l'analyste ? Un de ses propos que j'ai essayé de souligner l'année dernière, est-ce que l'analyste ne doit pas essayer d'être le lover, c'est-à-dire l'amant du matériel du patient, quant à l'autre auteur auquel elle se réfère, c'est-à-dire

Ferenczi, son oeuvre est maintenant trop connue pour qu'on revienne sur quelque chose qui est en passe de devenir un bateau.

C'est chez Ferenczi, certainement, que la question sur le désir de l'analyste est peut-être articulée de la façon la plus pathétique. Donc, entre la présence chez l'analyste de quelque chose de particulier, est-ce en plus, est-ce une différence, est-ce une spécificité, d'un désir, et, dans la génération contemporaine, une définition de l'en plus, indissociable de ce qu'on peut appeler, ainsi que j'ai tenté de le faire, une politisation de l'analyse, c'est une des façons dont, pour conclure, en sept minutes, l'on pourrait tenter de rendre compte de l'évolution de la méditation à l'intérieur du milieu analytique, sur les problèmes dits du contre-transfert, et du même coup et corrélativement, / de ce qu'on appelle la relation d'objet.

Docteur Lacan :

Je n'ai pas du tout été mal inspiré de demander à Gracoff de conclure, non pas seulement parce qu'il me décharge d'une partie de ma tâche de critique, mais parce que, je crois qu'il a bien complété et du même coup éclairé ce que j'ai cru percevoir à une lecture rapide du discours d'introduction qu'il avait fait la dernière fois et qui, peut-être pas à juste titre, mais enfin, je dis, à une lecture rapide, m'avait laissé un peu sur ma faulx.

Je dois vous dire que je l'avais trouvé, à l'endroit de la tâche qui lui était réservée, notamment de l'article de Barbara Low, un peu en arrière de la vérité pour tout dire, n'ayant pas épuisé tout ce qu'on peut tirer de cet article certainement ^{de beaucoup} le plus extraordinaire et le plus remarquable des trois dont il s'agit.

J'y ai vu, un petit peu, le signe d'une évasion, dans le fait qu'il nous faisait rejeter, renvoyé, à la forme la plus moderne d'intervention sur ce sujet, sous la forme de cet article de Lucie Tower. Je lui en suis, d'autre part, assez reconnaissant puisque, le voilà introduit, cet article, je ne l'aurais, pour de multiples raisons, pas fait cette année moi-même, mais nous ne pouvons plus, maintenant, l'éviter.

Il faudra trouver un moyen pour que cet article de Lucio Tower qu'il n'a pas pu résumer, soit disponible, au moins à la connaissance d'un certain nombre qu'il peut intéresser au plus haut point.

Ceci, pour orienter les choses comme je désire les prendre maintenant pendant la demi-heure ou les trente cinq minutes qui nous restent, je ne vais pas en dire beaucoup plus long ~~de~~ que ce que je sais qu'a pu rapporter chacun, encore que je sois très reconnaissant à Porrier de m'avoir envoyé hier un petit résumé de ce qu'il a apporté de son côté, résumé rendu nécessaire par le fait sur lequel je n'ai même pas besoin de m'appesantir plus longtemps que je n'ai même pas pu avoir que je n'ai même pas pu avoir à temps, même un compte-rendu tapé de ce qui a été dit la dernière fois. Effet de hasard ou de mauvaise organisation, ce n'est certainement pas de mon fait que les choses se sont produites ainsi, car j'ai, pendant tout ce temps d'intervalle, essayé de prendre toutes les précautions pour qu'un pareil accident ne se produise pas.

Donc je me laisse le temps, et peut-être même une meilleure information pour faire allusion à des points de détail que j'aurai à relever, les auteurs de ces interventions ne perdent donc rien pour attendre un peu, je pense que, massivement, vous en savez assez

de ce que je désirais apporter par la référence à ces articles qui paraissent d'abord, et qui sont effectivement tous centrés sur le contre-transfert, qui est justement un sujet que je ne prétends même pas vous voir, d'aucune façon, préciser comme il le mérite et donc d'avoir fait ceci, dans la perspective de ce que j'ai à vous dire sur l'angoisse, plus exactement de la fonction que doit remplir cette référence à l'angoisse, dans la suite générale de mon enseignement.

C'est qu'effectivement ce propos sur l'angoisse ne saurait se tenir plus longtemps éloigné d'une approche plus précise de ce qui vient, d'une façon toujours plus insistante depuis quelque temps dans mon discours, à savoir le problème du désir de l'analyste.

Car, en fin de compte, au moins cela ne peut manquer d'échapper, aux oreilles les plus dures, c'est que, dans la difficulté de l'abord/^{de ces auteurs} concernant le contre-transfert, c'est ce problème du désir de l'analyste qui fait l'obstacle.

Qui fait l'obstacle, parce qu'en quelque sorte, pris massivement, c'est-à-dire non élaboré, comme ici, nous l'avons fait, toute intervention de cet ordre, si surprenant que cela paraisse après soixante ans d'élaboration analytique, semble participer d'une fonction

impudence.

Les personnes dont il s'agit, qu'il s'agisse de Schach, qu'il s'agisse de Barbara Low, elle-même, qu'il s'agisse bien plus encore de Margaret Little, et je dirai tout à l'heure, en quoi consiste à cet égard, l'avancement de la chose, dans les prodigieuses confidences que Lucie Tower, dernier auteur en date, a parlé très profondément à ce sujet, plus précisément à faire un aveu très profond de son expérience, c'est qu'aucun de ces auteurs ne peut éviter de mettre les choses sur le plan du déair. Le terme de contre-transfert, là où il est visé, à savoir, en gros, manifestement, la participation de l'analyste, mais n'oublions pas que, plus essentiel que l'engagement de l'analyste à propos duquel vous voyez se produire dans ces textes, les vacillations les plus extrêmes, depuis la responsabilité cent pour cent, jusqu'à la plus complète extraction de l'épingle du jeu.

Je crois qu'à cet égard, le dernier article, celui dont vous m'avez malheureusement qu'une connaissance sous une forme indicative, celui de Lucie Tower, pointe bien, non pas pour la première fois mais pour la première fois d'une façon articulée, ce qui, dans cet ordre, est beaucoup plus suggestif, à savoir, ce qui, dans la relation analytique, peut survenir du côté de l'analyste, de ce

qu'elle appelle un petit changement, un petit changement pour lui, l'analyste, cette réciprocité de l'action, elle a quelque chose, dont je ne dis pas du tout que c'est là le terme essentiel, mettons la seule évocation/pour rétablir la question au niveau où il s'agit qu'elle soit posée. Il ne s'agit pas en effet de définition, même d'une exacte définition du contre-transfert, qui pourrait être donnée très simplement ; qui n'est tout simplement que ce ci, qui n'a qu'un inconvénient comme définition, c'est de décharger complètement la question qui se pose, de sa portée, c'est de dire que est contre-transfert, tout ce que, de ce qu'il reçoit dans l'analyse comme signifiant, le psychanalyste refoule. Ce n'est rien d'autre et c'est pourquoi cette question du contre-transfert n'est pas véritablement la question, c'est, dans l'état de convulsion où elle nous est apportée qu'elle prend sa signification. Cette signification seule, est celle auquel aucun auteur ne peut échapper justement dans la mesure où il l'aborde et dans la mesure où c'est ça qui l'intéresse, c'est le désir de l'analyste.

Si cette question n'est/pas résolue mais finalement pas même commencée d'être résolue, c'est simplement pour ceci qu'il n'y a/dans la théorie analytique, je veux dire jusqu'à ce séminaire précisément, aucune exacte ^{non seulement} ~~chose~~ en

position de ce que c'est que le désir.

C'est sans doute que le faire n'est pas petite
entreprise. Aussi bien, pouvez-vous constater que je
✗ n'ai jamais prétendu le faire d'un seul pas, exemple,
la façon dont je l'ai introduit est de distinguer, | de
vous apprendre à situer dans sa distinction, le désir
par rapport à la demande, | et que notamment, au début
de cette année, j'ai introduit ce quelque chose de nou-
veau, vous le suggérant d'abord, pour voir votre réponse,
ou vos réactions comme on dit, qui n'ont pas manqué,
à savoir, l'identité ai-je dit, du désir et de la loi.

Il est assez curieux qu'une pareille évidence,
car c'est une évidence, inscrite aux premiers pas de la
doctrine analytique elle-même, qu'une pareille évidence,
ne puisse tout de même être introduite ou réintroduite,
si vous voulez, qu'avec de telles précautions.

C'est pourquoi, je reviens aujourd'hui, sur ce plan
pour en montrer quelques aspects, voire implications.

désir/loi
Le désir donc, c'est la loi. Ce n'est pas seulement
que dans la doctrine analytique avec son corps central
de l'édifice, | il est clair que ce qui fait la substance
de la loi, c'est ce désir pour la mère. | qu'inversement,
ce qui normative le désir lui-même, ce qui le situe, comme
désir, c'est la loi, / interdiction de l'inceste.
dite

Prenez les choses par le biais par l'entrée
qui définit ce mot qui a un sens, présentifié à l'époque

On le sait, sa manifestation sadienne disons, sinon sadique, est celle qui est la plus exemplaire. Le désir s'y présente comme volonté de jouissance, quelque biais qu'il apparaisse, j'ai parlé du biais sadien, je n'ai pas dit sadique, c'est aussi vrai pour ce qu'on appelle masochisme.

Il est bien clair que si, quelque chose est révélé, par l'expérience analytique, c'est que, même là, dans la perversion, où le désir en somme, apparaît en se donnant pour ce qui fait la loi, c'est-à-dire, pour une subversion de loi, il est en fait, bel et bien le support d'une loi, il y a quelque chose que nous savons maintenant du pervers, c'est que, ce qui apparaît du dehors comme satisfaction sans frein est défense et bel et bien, mise en jeu, en exercice d'une loi en tant qu'elle freine, qu'elle suspend, qu'elle arrête, précisément sur ce chemin de la jouissance.

La volonté de jouissance chez le pervers comme chez tout autre, volonté qui échoue, qui rencontre sa propre limite, son propre freinage, dans l'exercice même comme tel, du désir pervers. Pour tout dire, le pervers ne sait pas, comme l'a très bien souligné une des personnes qui ont parlé aujourd'hui sur ma demande, il ne sait pas au service de quelle jouissance

désir/
jouissance

pervers



loi

s'exerce son activité, ce n'est, en tous les cas, pas
au service de la sienne.

ÉVROJÉ

C'est ce qui permet de situer ce dont il s'agit
au niveau du névrosé, le névrosé se caractérise en ceci,
et c'est pourquoi il a été le lieu de passage, le chemin,
pour nous mener à cette découverte, qui est un pas déci-
sif en morale, que la véritable nature du désir, ontant
que ce pas décisif/est franchi qu'à partir du moment,
où, ici, Kattensich a été pointée sur ce que je suis
expressément en train d'articuler devant vous, pour
l'instant, le névrosé a été ce chemin exemplaire en ce
sens, qu'il nous montre, lui, que c'est dans la recherche,
l'institution de la loi, elle-même, qu'il a besoin de
passer pour donner son statut à son désir, pour soutenir
son désir. Le névrosé, plus que tout autre, est en valeur
ce fait exemplaire, qu'il ne peut désirer que selon la
loi. Il ne peut, lui, soutenir, donner son statut à son
désir, que comme insatisfait de lui ou comme impossible.
Il reste que je me fais la partie belle en ne vous parlant
que de l'hystérique et de l'obsessionnel, puisque c'est
laisser complètement en dehors, le champ de la névrose,
dont à travers tout ce chemin parcouru, nous sommes encore
embarrassés, à savoir la névrose d'angoisse, sur laquelle
j'espère, cette année, par ce qui est engagé ici, vous

faire faire le pas nécessaire.

N'oublions pas que c'est de là que Freud et que, si la mort, sa mort, nous a privé de quelque chose, c'est de lui avoir pleinement laissé le temps d'y revenir. Nous sommes donc placés, aussi paradoxalement que cela vous paraisse, concernant ce sujet de l'angoisse, nous sommes placés, nous sommes ramenés sur ce plan crucial, sur ce point crucial que j'appellerai le mythe, de la loi morale à savoir que toute position saine de la loi morale ré/surait à chercher dans le sens d'une autonomie du sujet,

autonomie

L'accent même de cette recherche, l'accentuation toujours plus grande au cours de l'histoire de ces théories éthiques de cette notion d'autonomie, montre assez ce qu'il s'agit, à savoir d'une défense, que ce qu'il s'agit d'avaloir, c'est cette vérité première et d'existence que la loi morale est [] c'est pourquoi j'insiste sur ceci qu'elle provient de ce que j'appelle le réel, ce que j'appelle le réel, en tant qu'il intervient, qu'il intervient quand il intervient, essentiellement, comme Freud nous dit, à savoir en y élidant le sujet, en déterminant de par son intervention, même ce qu'on appelle le refoulement et qui reprend son plein sens qu'à partir de cette fonction synchronique en tant que jo

loi/réal

5a /
traces

J'ai articulé devant vous en vous faisant remarquer, ce qui, dans une première approximation, effacer les traces. Ce n'est évidemment qu'une première approximation puisque chacun sait justement que les traces ne s'effacent pas et c'est ce qui fait l'aporie de cette affaire, aporie qui n'en est pas une pour vous, puisque c'est très précisément pour cela qu'est élaborée devant vous la notion de signifiant, que ce dont il s'agit est, non pas l'effacement des traces mais le retour du signifiant à l'état de traces; l'abolition de ce passage de la trace au signifiant qui est constitué par ce que j'ai essayé de vous faire sentir, décrire, par une mise entre parenthèses de la trace, un soulignage, un barrage, une marque de la trace, c'est ça qui saute avec l'intervention du réel, le réel renvoyant le sujet à la trace, abolit aussi le sujet du même coup car il n'y a de sujet que par le signifiant, que par ce passage au signifiant, un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.

Pour saisir le ressort de ce dont il s'agit ici non pas dans cette perspective, toujours trop facile de l'histoire et du souvenir, parce que l'oubli ça paraît une chose trop matérielle, trop naturelle pour qu'on ne croit pas que ça va tout seul, encore que ce soit une chose la plus mystérieuse du monde à partir du

moment où la mémoire est posée pour exister. C'est pour ça que j'essaie de vous introduire dans une dimension qui soit transversale, pas encore autant synchronique qu'à l'autre.

Prenez le masochiste, le maso, comme on dit, parait-il quelque part, c'est-à-dire le plus énigmatique à mettre en suspens de la perversion. Lui, allez vous me dire, il sait bien que c'est l'Autre qui jouit, ce serait donc le pervers venu au jour de sa vérité. Il ferait exception à tout ce que j'ai dit tout à l'heure. Le pervers ne sait pas jouir. Bien sûr, c'est toujours l'Autre et le maso le saurait. Eh bien, j'y reviens; dirai sans doute. Dès maintenant, je tiens à accentuer que ce qui échappe au masochiste et qui le met dans le même cas que tous les pervers, c'est que, là croit, bien sûr, que ce qu'il cherche c'est la jouissance de l'Autre mais justement parce qu'il le croit, ce n'est pas cela qu'il cherche. Ce qui lui échappe à lui, encore que ce soit vérité sensible, vraiment entraînant partout et à la portée de tout le monde, mais pour autant jamais vu à son véritable niveau de fonction, c'est qu'il cherche l'angoisse de l'Autre.

Ce qui ne veut pas dire qu'il cherche à l'embêter. Car faute de comprendre ce que ça veut dire chercher l'angoisse de l'autre, naturellement, naturellement c'est

à son niveau, grossier, voire stupide que les choses sont ramenés par une sorte de sens commun, et faute de pouvoir voir la vérité qu'il y a derrière cela, bien sûr on abandonne cette coquille dans laquelle quelque chose de plus profond est contenu, qui se formule ainsi que je viens de vous le dire.

C'est pourquoi il est nécessaire que nous revenions sur la théorie de l'angoisse, de l'angoisse signal et que nous fassions la différence ou plus exactement ce qu'apporte de nouveau la dimension introduite dans l'enseignement de Lacan concernant l'angoisse en tant que ne s'opposant pas à Freud mais mise pour l'instant sur deux colonnes. Nous dirons, Freud, au terme de son élaboration, parle d'angoisse signal se produisant dans le moi concernant quoi ? un danger interne. C'est un signe, représentant quelque chose pour quelqu'un : le danger interne pour le moi, la transition, le passage essentiel qui permet d'utiliser cette structure même en lui donnant son plein sens et de supprimer cette notion d'interne, de danger interne, il n'y a pas de danger interne pour la raison, comme paradoxalement aux yeux d'oreilles distraites, je dis comme ce fut paradoxalement que je sois revenu là-dessus quand je vous ai fait mon séminaire sur l'éthique, à savoir sur la topologie de l'Entwurf, il n'y a pas de danger interne pour la raison que cette

A = S^a
= 4 f_s

enveloppe de l'appareil neurologique, en tant que c'est une théorie de cet appareil qui est donnée, cette enveloppe n'a pas d'intérieur puisqu'elle n'a qu'une seule surface. Que le système psy. comme [aus ^{Aufbau}], comme structure, comme ce qui s'interpose, entre perception et conscience, se situe dans une autre dimension, comme Autre, comme Autre en tant que lieu du signifiant.

ing.
(A)

Que dès lors l'angoisse est introduite d'abord comme je l'ai fait, avant le séminaire de cette année, dès l'année dernière, comme manifestation spécifique à ce niveau du désir de l'autre comme tel.

(Signe)

Que représente le désir de l'autre en tant que survenant par ce biais. C'est là que prend sa valeur le signal, le signal qu'ici se produit, dans un endroit qu'on peut appeler topologiquement le moi, concerne bien quelqu'un d'autre. Le moi est le lieu du signal ce n'est pas pour le moi que le signal est donné. C'est bien évident. Ça s'allume au niveau du moi, c'est pour que le sujet, on ne peut pas appeler ça autrement, soit averti de quelque chose.

d.

Il est averti de ce quelque chose qui est un désir c'est-à-dire une demande qui ne concerne aucun besoin, qui ne concerne, qui ne concerne rien d'autre que mon être même, c'est-à-dire, qui met en question, disons qu'il

l'annule en principe, ça ne s'adresse pas à moi comme présent, qui s'adresse à moi et vous voulez comme attendu, qui s'adresse à moi bien plus encore comme perdu et qui, pour que l'Autre à'y retrouve, sollicite ma perte.

C'est cela qui est l'angoisse, le désir de l'Autre ne me reconnaît pas, comme le croit Hegel, ce qui rend la question bien facile car s'il me reconnaît, comme il ne me reconnaîtra jamais suffisamment, je n'ai qu'à user de violence, donc, il ne me reconnaît ni ne me méconnaît, car ce serait trop facile, je peux toujours en sortir par la lutte et la violence; il me met en cause, m'interroge à la racine même de mon désir à moi comme (a), comme cause de ce désir et non comme objet et c'est parce que c'est là qu'il vise, dans un rapport d'antécédents, dans un rapport temporel que je ne puis rien faire pour rompre cette prise sauf à m'y engager. Cette dimension temporelle qui est l'angoisse, et c'est cette dimension temporelle qui est celle de l'analyse. C'est parce que le désir de l'analyste éuscite en moi cette dimension de l'attente, que je suis pris dans ce quelque chose qui est l'efficace de l'analyse. Je voudrais bien qu'il me vit comme tel ou tel, qu'il fit de moi un objet, le rapport à l'autre, hégélien ici, est bien commode, parce qu'alors, en effet, j'ai contre ça toutes les résistances, et contre

d. An.

cette autre dimension, disons, une Donne part de la résistance glisse. Seulement comme cela, il faut savoir ce que c'est que le désir et voir sa fonction non pas seulement sur le plan de la lutte mais là où Hegel, et pour de bonnes raisons, n'a pas voulu aller le chercher, sur le plan de l'amour.

Or, si vous y allez, et peut-être irez-vous avec moi, parce qu'après tout, plus j'y pense et plus j'en parle et plus je trouve indispensable d'illustrer les choses dont je parle, si vous lisez l'article de Lucia Tower, vous verrez cette histoire : deux bonshommes, pour parler comme on parlait après la guerre, quand on parlait des bonnes femmes dans un certain milieu, vous verrez deux bonshommes avec qui, ce qu'elle raconte, ce qu'elle raconte qui est particulièrement illustratif et efficace, ce sont deux histoires d'amour.

Pourquoi la chose à-t-elle réussi dans un cas où elle a été touché elle-même, ce n'est pas elle qui a touché l'autre, c'est l'autre qui l'a mis, elle, sur le plan de l'amour, et dans l'autre cas, l'autre n'y est pas arrivé et ce n'est pas de l'interprétation car c'est écrit et elle dit pourquoi.

Et ceci est fait pour nous induire à quelques réflexions sur le fait que, s'il y a quelques personnes qui ont dit, sur le "contre-transfert" quelque chose de

sensé, ce sont uniquement des femmes.

Vous me direz, Michel Balint, seulement il est assez frappant que s'il a fait son article, c'est avec Alice. Ella Sharp, Margaret Little, Barbara Low, Lucie Tower. Pourquoi est-ce que ce sont des femmes, qui, déjà, disons, simplement, aient osé parler de la chose, avec une majorité écrasante et qui aient dit des choses intéressantes. C'est une question qui s'éclairera tout à fait si nous la prenons sous le biais dont je parle à savoir, la fonction du désir, la fonction du désir dans l'amour à propos de quoi, je pense, vous êtes mûrs pour entendre ceci qui, d'ailleurs est une vérité depuis toujours bien connue mais à laquelle on a toujours, jamais donné sa place, c'est que, pour autant que le désir intervient dans l'amour et on est, si je puis dire, un enjeu essentiel, le désir ne concerne pas l'objet aimé.

Tant que cette vérité première, autour de quoi seulement peut tourner une dialectique valable de l'amour sera mise, pour vous, au rang d'un accident, *B*

[Erwidrigung]

de la vie amoureuse, d'un oedipe qui se prend les pattes en bien, vous ne comprendrez

absolument rien à ce dont il s'agit, à la façon dont

il convient de poser la question concernant ce que peut-

être le désir de l'analyste c'est parce qu'il faut partir

de l'expérience de l'amour, comme je l'ai fait l'année

de mon séminaire sur le transfert, pour situer la topologie où ce transfert peut s'inscrire, c'est parce qu'il faut partir de là qu'aujourd'hui, je vous y ramène, l'état.

Mais sans doute mon discours, prend-il, du fait que je vais le terminer maintenant, un aspect interrompu, ce que j'ai produit là, au dernier terme, comme formule, peut ne passer que pour une pause, ^{tête} tête de chapitre, ou conclusion, comme vous l'entendez, après tout, il vous est loisible de le prendre comme pierre de scandale ou à votre gré pour banalité mais c'est là que j'entends que nous reprenions la prochaine fois, la suite de ce discours, pour y situer exactement, la fonction indicative de l'angoisse, et ce en quoi elle nous permettra ensuite d'accéder.

358

L'ANGOISSE
Tome II